

exhalaisons d'essence et du fumet de cadavre frais, lui fut insupportable : il était plus perfectionniste qu'émotif. Les gendarmes crurent pouvoir le rassurer en certifiant que ses parents n'avaient pas souffert (« morts sur le coup »). Il pensa donc qu'ils s'étaient endormis au volant après un repas trop exubérant, et la vulgarité des circonstances adoucit sa douleur. Pendant quelques mois, Pontagnier éprouva cependant une certaine tristesse à leur absence. Puis les rayons du soleil printanier mirent fin à sa dépression, tant il est vrai que s'évapore mieux le chagrin avec sécheresse et bleu du ciel. Fils unique, le dernier des Pontagnier héritait de la fortune rondelette de bourgeois viveurs mais travailleurs.

FRANÇOIS BLISTÈNE

le passé imposé





DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Moi, ma vie, son œuvre, 2012

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur, 2014

ISBN: 978-2-916136-71-4

Dépôt légal: mars 2014

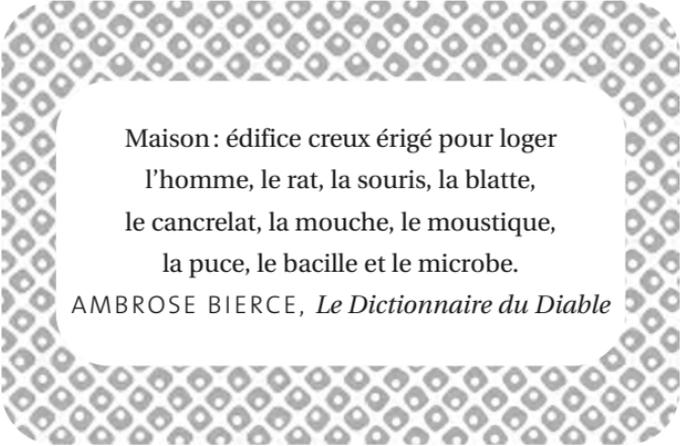
Conception graphique: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

FRANÇOIS BLISTÈNE

le passé imposé





Maison : édifice creux érigé pour loger
l'homme, le rat, la souris, la blatte,
le cancrelat, la mouche, le moustique,
la puce, le bacille et le microbe.

AMBROSE BIERCE, *Le Dictionnaire du Diable*

PREMIÈRE PARTIE

Si le sang n'avait pas ce goût fade,
l'ascète se définirait par son refus d'être vampire.

E. M. CIORAN, *Syllogismes de l'amertume*

1.

AUSSI RAPIDEMENT que certains attrapent un rhume, Philippe Pontagnier se retrouva orphelin. Exaspéré par les velléités culinaires de ses parents et leur quête dominicale d'une nouvelle auberge où se goinfrer, il avait refusé ce jour-là de les accompagner. Bien lui en prit, vu l'état de la voiture agonisant dans un ravin de coquelicots vermillon. Conduit sur les lieux, devant ferraille et os, Pontagnier ne put s'empêcher de ramasser une fleur, et découvrit qu'elle n'avait pas d'odeur. Cette absence de senteur, assez commune chez les papavéracées, en dépit des exhalaisons d'essence et du fumet de cadavre frais, lui fut insupportable : il était plus perfectionniste qu'émotif. Les gendarmes crurent pouvoir le rassurer en certifiant que ses parents n'avaient pas souffert (« morts sur le coup »). Il pensa donc qu'ils s'étaient endormis au volant après un repas trop exubérant, et la vulgarité des circonstances adoucit sa douleur. Pendant quelques mois, Ponta-

gnier éprouva cependant une certaine tristesse à leur absence. Puis les rayons du soleil printanier mirent fin à sa dépression, tant il est vrai que s'évapore mieux le chagrin avec sécheresse et bleu du ciel.

Fils unique, le dernier des Pontagnier héritait de la fortune rondelette de bourgeois viveurs mais travailleurs, qui avaient même pensé à souscrire une assurance-vie. Outre la maison et ses terres, des obligations judicieusement placées lui permettaient, s'il le souhaitait, de ne jamais prendre d'emploi.

Précisément, il ne le voulut pas, interrompit les études d'ethnologie qu'il avait entamées au grand désespoir de feu ses parents et qui avaient déjà contribué à lui faire haïr la civilisation. Son dégoût du monde devint obsession. Possédé à s'en rendre malade, il subissait de violents accès de fièvre qui lui embuaient le visage et désorganisaient son corps déjà hâve. D'interminables crises de vomissements le forçaient à exhaler toute nourriture, bouffe impure, perverse, colonisatrice, le laissant épuisé mais satisfait de sa rigueur, rasséréné par son autarcie.

Naïf, il s'en prit au progrès technique, qu'il abhorrait; aussi brûla-t-il son permis de conduire et se promit-il, tenant entre ses mains les cendres minuscules du dérisoire autodafé, qu'il ne conduirait jamais plus de véhi-

cule à moteur. Il résolut de ne conserver que l'essentiel, jeta les objets complices de corruption : cafetière électrique, sèche-cheveux, bouilloire et autres ustensiles firent le bonheur des cardiaques et cancéreux de l'hospice tout proche. Il déchira rageusement la collection de *Paris-Match* dont son père s'enorgueillissait, ainsi que toutes les autres revues pernicieuses. Il parvint, seul, à repeindre intégralement la maison après avoir savonné chaque mur pour le débarbouiller. Son dos le faisait souffrir, mais il n'était pas enclin à l'apitoiement ni au travail inachevé. Il condamna également plusieurs ouvertures, ainsi que certaines fenêtres échan-crées comme des femmes impudiques.

Il acheta des centaines de livres, tous des classiques – il rejetait la littérature moderne, sauf Colette dont il aimait le style, et Bernanos, dont l'audace l'épou-vantait. Sartre, Montherlant, Gide étaient indésira-bles, voire pornographiques, mais il admit Mallarmé et Léon Blum. Il se constitua aussi, à l'aide de nom-breux traités de philosophie et de dictionnaires de lan-gues, une imposante bibliothèque du parfait honnête homme qu'il voulait devenir. Il n'oublia pas non plus de se débarrasser des disques yé-yé que ses parents, excellents danseurs de rock'n'roll, avaient entassés au fil d'années de hit-parades et de suées juvéniles.

Redoutant les agressions et envahissements de la nature, il décida de sanctuariser le parc et la forêt. La propriété fut cernée d'un mur autoritaire, qui rendait impossible toute escalade, fuite, invasion, annexion. Les ennemis invisibles ne viendraient sans doute jamais, mais il valait mieux prévenir.

Pontagnier agissait avec froideur et méticulosité, en adepte de Clausewitz et, bien que peu porté sur la chose militaire, devint guerrier, en lutte perpétuelle pour un combat qui ne prendrait jamais fin – à moins qu'il ne le perdît.

À dix-neuf ans, il avait acquis la culture d'un jeune homme d'assez bonne famille, mélange de par cœur, de superficiel, bribes de théories anciennes et modernes. Mais il se savait encore insuffisant et, en quelques années d'efforts et d'abnégation à l'étude, il réussit à assimiler toutes formes de connaissances, de pratiques et de méthodologies – il avait surtout appris à apprendre. Un administrateur de ses biens, homme compétent bien que vulgaire, lui épargnait tout tracas financier qui l'aurait distrait de sa quête. Son dégoût du monde empirait, mais certaine curiosité ne l'en coupait pas entièrement. Il ne lisait plus aucun journal mais prêtait un œil rapide aux prospectus de la boîte aux lettres avant de les jeter. Il ne se tenait pas informé des événements du monde mais recevait quelques

revues économiques qui les lui relataient. Jamais pourtant, au cours de ces années de complète solitude, il n'eut besoin des autres. Au début, cette indifférence n'était pas encore misanthropie, mais plutôt désir absolu de loyauté intellectuelle et morale, qui n'autorisait aucun contact parasitaire.

Le temps s'écoula, insolent, implacable.

Le visage de Pontagnier se rétrécit, des cheveux disparurent : il se rappela qu'il pouvait vieillir.

Il songea à prendre femme.

Auparavant, ses besoins sexuels s'étaient limités à l'entretien des bourses : il se bornait à rendre visite au bordel dont son père était client, où il perdit pucelage et sentimentalisme. Il allait toujours avec la même fille, maigre brune lippue, presque propre, qui lui convenait parce qu'elle était silencieuse et rapide. Il n'éprouvait pas véritablement de plaisir à ces gesticulations mais se devait de faire fonctionner son organe. Ses éjaculats étaient longs, épais ; ils intervenaient quand il souhaitait mettre fin à l'agitation car, là aussi, il lui fallait maîtriser. Une épouse, c'était un moyen, une fabrique à enfants pour perpétuer le nom de Pontagnier.

Mais il s'aperçut qu'il n'avait aucun ami, aucun parent, aucun moyen de trouver femme. Il était en outre extrêmement exigeant et ne voulait pas monter sur le ventre de n'importe qui pour reproduire n'im-

porte quoi. La femelle devait être de bonne éducation, discrète et fine de traits; le reste importait peu: il l'avait.

Il résolut de sortir plus souvent pour tenter d'en rencontrer, mais revenait chaque fois plus écœuré, l'haléine fielleuse, plus étranger encore à ses bruyants congénères qui riaient aux éclats, intempestifs, nombreux et bêtes dans le hourvari. Il n'eut finalement d'autre idée que de s'abonner pour trois mois – le minimum – au *Chasseur français*, la Bible des esseulés de bonne famille. Il avait honte de lui et de ce procédé mais le considéra comme un sacrifice, non comme une faiblesse. Trois numéros passèrent, inutiles, puis l'annonce parut, et quelques réponses suivirent. Les fautes d'orthographe pullulaient autant que les bons sentiments, les promesses d'amour ou de gros revenus. Les photos, impitoyables, révélaient des sourires tristes, de gaies grimaces ou des bouches utilitaires. Abondaient les veuves encore fraîches, les secrétaires avec ou sans enfants, les bègues, les enthousiastes, les sérieuses et les équilibrées, les quémandeuses, les mutines du petit matin.

Certaines lettres auraient pu intéresser l'ethnologue qu'il avait pensé être, mais là n'était pas sa quête. Pontagnier sélectionna quelques prétendantes et leur donna rendez-vous, les priant d'arborer un livre sous

le bras afin de pouvoir les identifier. Les apercevant au loin, il s'enfuyait illico devant un aspect déplaisant ou outrancier, un demi de bière aux lèvres, un best-seller en bandoulière. L'une, d'apparence satisfaisante, serait entre ses gants un gentil coquelicot madame: une sentimentale, surtout pas! Une autre avait pris un appareil photo, pourquoi? Lui-même faisait repousser: certaines femelles s'échappaient en entrevoyant cet anthracite costume de flanelle qui ne pouvait être supporté que par un croque-mort, satyre, moine ou les trois à la fois, alors qu'elles attendaient espoir et sympathie.

Tous ces atermoiements, tous ces contretemps compromettaient l'étude et le recueillement. Il fallait faire vite. Une femme n'était qu'une femme. Préoccupé, il se défoulait en jouant pendant des heures à la paume contre le mur d'une des cours, tapant la balle de ses mains rougies, suant comme une bougie, suffoquant sous l'œil moqueur de moineaux sédentaires et grisâtres qui le chambraient en piaulant des refrains obscènes.

Il rencontra Gisèle suite à une annonce passée dans une revue pieuse en manque de trésorerie. Pontagnier ne s'était jamais senti très fervent, même après le décès de ses parents. Il ne négligeait cependant pas l'étude

de la pensée religieuse, car il la savait liée à la recherche d'une idée de souffrance ou de joie qu'il ne pouvait exclure. Enfant, il avait eu pendant quelques années une gouvernante, Mademoiselle Aline, jupe bleu marine plissée, blouse blanche piquée par une épingle dorée, qui répétait: « Être pieux, c'est être bien élevé avec le Seigneur. » Pourquoi une pensée aussi banale était-elle demeurée en lui et l'encombrait-elle encore?

L'annonce était ainsi rédigée: « Homme. Trentaine. Cherche femme pour fonder famille. » Suivait l'adresse d'une poste restante. Les réponses affluèrent, pressées, arrogantes ou bêtasses. Pontagnier n'avait pas osé pousser la muflerie et l'indiscrétion jusqu'à réclamer une photo – en fait, il avait oublié. La cuisine servait de lieu de dépouillement. Il plaçait devant lui la pile de lettres reçues. L'orthographe ou l'écriture ânonnante perdit un grand nombre d'impétrantes qui eussent pu être d'excellentes épouses. Furent aussi éliminées les enveloppes de couleur, ou parfumées. La plupart des femmes qui écrivaient l'appelaient « Cher Monsieur », ce qu'il trouva un peu familier: « Monsieur » eut suffi. Elles s'affublaient de qualités extrêmes, ou au contraire narraient avec force détails leurs malheurs passés, dont il n'avait rien à fiche. Toutes espéraient un avenir meilleur puisque vécu à deux, assorti d'une ribambelle d'enfants. Pontagnier abhorrait ces étalages de sentiments, cette espérance force-

née. Il se força quand même à retenir trois jeunes femmes.

La première – une grosse blonde ventrue aux dents déchaussées sur gencives rubescentes, aux yeux délavés, à la peau terne comme si elle n’avait jamais été rose –, le terrorisa. Il la rêva louve romaine, des milliers de marmots agglutinés à ses mamelles, procréatrice en furie. Elle était pourtant pleine d’entrain, de bonne humeur et de santé, donc d’autant plus effrayante, hystérisée par des rires aigus, des renversements de tête en tous genres et des écarquillements incongrus, son cou surabondant mais neutre.

À deux heures d’intervalle, le même après-midi, il rencontra les deux autres. Le ciel guilleret annonçait une journée faste, les trottoirs ne cambraient pas le goudron qui les recouvrait. Le signe de ralliement : un livre au choix. Il choisit Montaigne.

À l’heure et au lieu dits (un parc très calme, des bancs numérotés et défraîchis), un tailleur (signe encourageant) gris (autre bon point) s’assit à ses côtés sur les barres de bois arrondi. Des petites mains turbulentes extirpèrent *Le Lys dans la vallée* d’un discret sac gris – donc assorti. Pas trop mauvais choix, se dit Pontagnier, enclin à l’indulgence. Il eut cependant préféré *La Théorie de la démarche*, moins exalté. Ils restèrent entre deux minutes et cent quatre-vingts secondes sans mot dire, le regard fixe.

Puis la dame grise se lança :

– Pardon, Monsieur, vous venez pour l’annonce ?

Il se dit qu’elle n’était pas très futée : qu’aurait-il fait dans ce parc aux bois sinistres sur un banc inconfortable ? Il avait passé l’âge de se promener parmi les feuilles mortes et bouillasseuses, écharpe au vent et livre chic.

D’ailleurs, il n’avait jamais eu cet âge.

Elle répéta sa question en articulant mieux, preuve de bonne volonté.

– C’est bien moi, finit-il par répondre.

Puis la conversation de commencer, chacun d’appréhender l’autre. Bien qu’il eût conscience que c’était en pure perte, Pontagnier se montra éblouissant de verve et de séduction, charmant sa timide et réservée interlocutrice dont il importe peu ici de décrire les impressions. Elle parlait peu mais juste, semblait équilibrée et disposer d’un niveau de culture correct. Elle n’était en rien exceptionnelle, n’avait ni défauts gênants ni qualités embarrassantes, n’était ni belle ni laide : elle correspondait aux critères requis. Ses parents, qui habitaient l’Argentine, ne seraient de ce fait pas très encombrants. Persistant dans son auscultation, tel un maquignon, Pontagnier jugeait la femme en bonne santé, quoiqu’un peu maigre, et apte à la reproduction, vu l’ovale de ses hanches. L’heure de la prochaine entrevue approchait, aussi décida-t-il d’in-

terrompre cet entretien qui n'apporterait plus aucune autre information. Il promit de la contacter prochainement. Habituee à subir, elle accepta. Pontagnier ne douta pas un seul instant qu'il eût pu ne pas plaire et se surprit même à siffloter, regrettant aussitôt cette attitude futile et se demandant ce qu'en penserait Michel Eyquem, son ami libraire.

La rencontre suivante avait lieu à l'autre bout du parc, près du petit lac à l'eau inanimée. Il sentit à au moins quinze pas le parfum ultra-capiteux de la charmante jeune femme qui s'impatientait à l'attendre.

– C'est sûrement vous l'homme de trente ans qui veut fonder une famille, l'apostropha-t-elle alors qu'il n'était même pas assis. Vous en avez le look!

Décontenancé par cette assurance, il répondit :

– J'ai en effet passé cette annonce.

– Ne trouvez-vous donc pas incorrect de prendre vos rendez-vous à l'extérieur? ajouta celle dont les yeux verts hypnotisaient déjà le candidat au mariage.

Pontagnier, embarrassé, répondit :

– C'est exact, j'ai mes raisons. Ne vous offusquez pas de ce qui semble un manque de prévenance!

– Vous ne voulez pas être reconnu?

– Non, je ne souhaite surtout pas que nous soyons dérangés dans notre approche.

– Alors approchons-nous, reprit-elle amusée.

Commença alors un moment délicieux, l'un de ces instants rares, hors du temps, où tout n'est qu'élégance et harmonie, écrivait-on dans certains livres.

Pontagnier, soudain détendu, parla avec passion et intelligence des sujets qu'il affectionnait, et fit preuve de faconde et d'enthousiasme. Enfin l'humanité lui semblait digne d'intérêt, d'émotion même, la béatitude le transcendait, l'empathie, voire l'évangélisme, l'assaillait. Au diable son atrabile! Même le banc semblait confortable. Christine (quel prénom merveilleux!) éclairait l'univers de ses dents blanches, brillait par son esprit, irradiait par son charme, étincelait par ses yeux, illuminait par ses idées – soit beaucoup de lumière pour une seule personne. Elle expliqua que répondre aux annonces était un bon prétexte à rencontres et à découvertes d'individus différents. Elle le tutoya. Ils éclatèrent – mais oui, éclatèrent – de rire à la description cocasse qu'elle fit, avec accents et mimiques, de précédents rendez-vous. Ils avaient trente ans tous les deux, ils se prirent longuement la main. Il la tutoya.

Le lendemain, Pontagnier annonça à Gisèle, l'autre, qu'il voulait l'épouser. Elle ne sut qu'acquiescer. Les noces eurent lieu dans la plus stricte intimité.

Seuls les époux étaient invités.

Gisèle tint ses promesses: elle fut presque aussitôt enceinte, et un incident identique se produisit les deux

années suivantes. Ne défailirent pas les hoirs mâles, puisqu'un garçon s'intercala. Les enfants étaient sains, complets, sans aucune anomalie apparente malgré le scepticisme du père. On fit appel à une sage-femme, mi-rebouteuse, mi-infirmière, qui avait déjà extrait Pontagnier lui-même. La tradition se perpétuait, de même que la petite claque sur les fesses gluantes des nouveau-nés masochistes.

Cette première et ultime mission accomplie, Pontagnier décida, après la naissance de la cadette, de se couper du monde extérieur. Son plan, mieux, son dessein, pouvait commencer, tous les obstacles étaient levés. L'idée était simple : ne plus quitter la maison. Aucun membre de la famille n'en sortirait, les enfants ne connaîtraient rien du tohu-bohu de la civilisation et vivraient avec plaisir dans ce lieu clos, sans velléité d'en sortir, dans une profonde harmonie de goût et de comportement. Gisèle les élèverait en silence et ne regretterait rien, elle non plus, du brouhaha.

Pontagnier ne travaillant pas, il pourrait se consacrer entièrement à sa progéniture, surveiller son évolution, maîtriser sa sensibilité, lui apprendre le bien et le mal. Il les aimait au-delà de l'amour et était prêt à tout pour les protéger de l'influence sociale malveillante et dégénératrice – à condition qu'ils ne le déçoivent pas.

Ils allaient devenir son œuvre.